

Soleil, marée et dégoût

Michel Dufour, *Loin des yeux du soleil*, Québec, L'instant même, 2001, 144 p., 16,95 \$.

Vincent Théberge, *Francis à marée basse*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2001, 208 p., 19,95 \$

Mélika Abdelmoumen, *Le dégoût du bonheur*, Montréal, Point de Fuite, 2001, 192 p., 20,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38020ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2001). Compte rendu de [Soleil, marée et dégoût / Michel Dufour, *Loin des yeux du soleil*, Québec, L'instant même, 2001, 144 p., 16,95 \$. / Vincent Théberge, *Francis à marée basse*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2001, 208 p., 19,95 \$ / Mélika Abdelmoumen, *Le dégoût du bonheur*, Montréal, Point de Fuite, 2001, 192 p., 20,95 \$.] *Lettres québécoises*, (104), 26–27.

Michel Dufour, *Loin des yeux du soleil*, Québec, L'instant même, 2001, 144 p., 16,95 \$.
Vincent Théberge, *Francis à marée basse*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2001, 208 p., 19,95 \$.
Mélika Abdelmoumen, *Le dégoût du bonheur*, Montréal, Point de Fuite, 2001, 192 p., 20,95 \$.

Soleil, marée et dégoût

De quelque ennui.

ROMAN
Hugues Corriveau

SI, AVEC *LES CHEMINS CONTRAIRES* (prix Adrienne-Choquette 2000), Michel Dufour nous avait prouvé un talent certain, que faut-il penser de son premier roman, *Loin des yeux du soleil*? Quant à moi, je suis resté à cette lecture un peu perplexe.

Lancinante narration

D'abord le titre est pour le moins alambiqué qui vient d'un vers de Baudelaire, poète auquel est dédié tout le roman, auteur auquel Michel Dufour voue une admiration passionnée et qui va ponctuer les chapitres et les tensions. Le sujet? Un personnage nommé Autrement cherche à conter son histoire, hélas! et c'est bien là que le bât blesse, car elle est archibanale! Dès la première page, le narrateur écrit ceci:

Mon histoire ne commencera pas ici. [...] Mais de quoi je cause au juste? Vous voyez pourquoi mon histoire ne commencera pas ici. Ce n'est pas la grande forme. Dans ces cas-là, il vaut mieux s'abstenir, remettre au lendemain, malgré le vieux dicton, pas vrai?

Avouons qu'il est pour le moins malhabile d'introduire ainsi un roman par une page parfaitement inutile. Or, d'intéressant, bien peu, quand on sait que Autrement vivra avec une colocataire nommée Maya qu'il aimera en secret, mais qui disparaîtra inopinément (première sortie!); quand on sait que Autrement épousera Madame Sabatier (tenez donc, Baudelaire encore) et qu'il vivra avec elle une relation d'un ennui mortel; quand on sait que Autrement rencontrera Musie, une paraplégique muette et musicienne (on ne se refuse rien!) qui mourra au moment où des skins vont la lancer avec son fauteuil roulant devant les roues d'une rame de métro (pauvre elle!). Bref, seul un dénommé Edgar Pleau, dont Autrement dit qu'il « n'existe pas, sauf à l'intérieur de nous » (p. 114), aura une influence déterminante sur sa vie, car même si le personnage aurait voulu que Baudelaire soit son jumeau cosmique, c'est Edgar Pleau qui le sera (n'aurait-il pas pu l'être aussi pour Baudelaire sous le nom d'Edgar Allan Poe [vous me suivez]?).

À la fin du livre, bien décidé à faire le bien, notre bon Autrement va s'approcher d'un pauvre drogué afin de lui venir en aide. Ce dernier lui demande de prendre quelque chose dans sa poche; il y trouve une seringue, l'aiguille lui transperce le doigt, et le voilà atteint du SIDA, comme Baudelaire de la syphilis...

Bref, malgré une recherche intense autour du désarroi des personnages, malgré une analyse de leur spleen existentiel, malgré quelques éclats parfois, ce roman raconte une vie sans intérêt, vie qui cherche à se hausser au rang d'épiphénomène dans la seule mesure des liens secrets qui la relie à un auteur mythique. Le fil est bien mince.

Je suis en colère

D'abord à cause, non pas de ce qu'on pourrait appeler « de la négligence », mais bel et bien à cause « de la démission » de la part de l'éditeur Vents d'Ouest alors qu'il publie le dernier Théberge. Il est impensable qu'une maison puisse accepter des inepties comme on en rencontre dans *Francis à marée basse*, dont la langue est d'une telle pauvreté qu'on en reste bouche bée! Il faut croire que le travail éditorial se fait là de façon bien aléatoire! Bref, qu'en est-il au juste? La quatrième de couverture nous annonce que nous allons lire un « roman » (alors qu'il s'agit d'un journal), écrit à partir des notes prises lors d'un voyage qu'a fait l'auteur en 1967, durant six mois, en Amérique latine:

Trois coups résonnent à la porte. Francis a le trac. Dans un instant, le rideau s'ouvrira sur lui, sur son périple, ses causes et ses buts. Il ne saura rien raconter de significatif, rien révéler d'intéressant [...].

Pour lui, il est tout simplement passé d'un pays à un autre, en spectateur muet et, souventes fois, en aveugle. (p. 71)

On ne peut confesser plus vrai! D'abord disons que, par une sorte d'aberration, l'auteur a décidé de gommer tous les noms de rues, de villages, de villes, de pays; son livre devant dès lors se lire comme une espèce de témoignage d'un voyage intérieur. Foin de cela! C'est d'une telle indigence que je me suis retrouvé *déprimé*, très sincèrement, en cours de lecture tellement ce livre est mauvais.

Que dire du français? Seigneur Dieu! Voyons, presque au hasard, à la page 108 (et je vous mets au défi de ne pas rire): « Une gent huppée avec l'ironie et la condescendance imprégnées indélébilement sur leurs commissures lippales »; « Il refuse cette boisson [...] qu'on ne lui cesse de servir »; « [...] une faible lueur lui persiste sur tout le corps »! Et là, ce



n'est que dans une seule page ! Vous en voulez encore (on croirait un sot-tisier) : « Le comptoir de l'information est libre. Francis s'y approche. » (p. 101), « celle-ci [une résidence] lui sera sienne » (p. 70). Lui fait-on la charité que : « Francis s'immerge éperdument dans sa détresse alors que d'autres menues espèces roulent vers lui, et repousse de son esprit l'inadvertance des passants pour aussitôt plonger plus profondément encore dans son affliction. » (iiiiiii) Comme le dit Théberge lui-même : « Il écrit n'importe quoi. » (p. 31) L'espace me manque pour donner une idée de l'abominable chose dont il s'agit. On n'y apprend rien à propos de l'Amérique latine, à peine sur le nombrilisme fragile et effrayé du voyageur, sans compter que c'est truffé de truismes, de barbarismes incongrus (« verbe gorgé de ronflance » [p. 68], « dossiers irrésolus et irrésolubles » [p. 100], « moribonderie » et « l'évaporation menaçante de son essence et de son existence » [p. 146], alors que le narrateur (*sic*) arrive « à l'article de la thanacité » [p. 152]).

On aurait pu lire le témoignage fascinant d'un jeune Québécois, prude et affolé du moindre vent (on lui volera un jour son stylo au moment de son arrivée dans « une nouvelle ville » qu'il quittera illico le lendemain, de la fin des années soixante, avalé par la misère et l'indigence, alors qu'on n'a que l'indigence même d'un livre sans le moindre intérêt, qui n'a pas été corrigé, et qui fait se désespérer devant une certaine forme de littérature et devant un travail éditorial expédié. À ne pas lire ! Surtout, à ne pas lire !

L'écrivaine qui se disait obèse

Disons d'abord que le livre de Mélika Abdelmoumen est coiffé d'un titre pour le moins rébarbatif : *Le dégoût du bonheur*. De plus, il s'agit d'un livre nombriliste au point d'en être parfaitement insupportable. La madame ici parle de son féminin et du fait qu'elle serait une « grosse torche » (comme elle le dit délicatement d'elle-même à cent reprises). Car il s'agit d'autofiction... Le livre raconte la déprime d'une femme qui ne répond pas aux critères d'une esthétique convenue, qui est très fière d'être écrivaine et qui ne vit qu'à travers le regard des autres, surtout celui des hommes. Rien de bien neuf ici. Le propos est tout entier tourné vers l'autodestruction systématique. La narratrice M. (ou MA, initiales de l'auteure : c'est rusé) parle-t-elle d'une lettre — qu'elle vient d'envoyer à l'un des très nombreux hommes pour qui elle développe une « passion passionnée et passionnelle » — qu'elle la présente ainsi : « [...] la mienne est un chef-d'œuvre de mauvais mélodrame féminin » (p. 154).

Hélas ! c'est tout son roman qu'elle aurait pu définir ainsi. Soyons clair : je n'ai évidemment rien contre les textes qui parlent du féminin en tant que tel, mais quand un roman nous serine des inepties, d'énormes clichés, c'est trop pour moi. Rencontre-t-elle un homme, elle dit d'elle-même : « Moi je me sens comme Marilyn Monroe à qui on viendrait de greffer le cerveau de Camus (d'accord, Camus en moins cultivé, moins intelligent). » (p. 24) Mais il y a pire ici : ce texte prétentieux et méprisant est du niveau d'une adolescence attardée (niveau auquel l'auteure se réfère à propos d'elle-même à maintes reprises). Car la narratrice veut être auteure, et être auteure pour elle répond itou du cliché le plus éhonté puisque, pour ce faire, il faut n'avoir pas un emploi vulgaire de « poules sans tête » (comme elle appelle noblement les gens ordinaires qui ont un travail quotidien). Il faut être indépendant, voué à son œuvre, souffrir, et forcément être incompris. Je vous épargne les citations, il y en a dans chaque page.

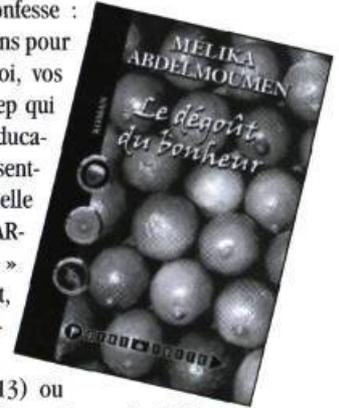
Pires encore sont les différences de ton, tellement qu'on ne s'y retrouve plus. Les allusions à Proust (qu'elle avoue ne pas avoir lu) n'y changent

rien, elle écrit aussi d'une façon résolument vulgaire, comme pour frapper plus fort (allez-y voir !). A-t-elle démissionné de son poste d'enseignante au collège Jean-de-Brébeuf, qu'elle s'en confesse :

« Ben oui, crisse. Et s'il n'y avait pas de gens pour faire comme moi, ils enseigneraient quoi, vos crisses de profs dans votre crisse de cégep qui prétend être le summum en matière d'éducation ? » (p. 156) À la page suivante, se sent-elle coupable d'être une écrivaine, qu'elle précise : « Ah ! pis mangez tous de la MARDE. Je suis fatiguée de nous défendre. » Prétentieux, vous disais-je ! Et mal écrit, souvent ! Que comprendre ici : « leur épiderme de poupée gonflable boudine à grand-peine toute leur humanité » (p. 13) ou encore « prendre nos vides et les remplir de musique » (p. 84) ?

C'est sans compter les fautes de français comme par exemple « mes difficultés amoureuses et les siennes semblent s'aller mutuellement » (p. 144).

Alors, ce qu'il faut retenir là-dedans, ce sont les passages terribles des descriptions de violences conjugales physiques et psychologiques. Là, l'auteure oublie un peu son nombril immense et son aveuglement buté ainsi que sa petite théorie à la noix du titre, qu'il faut comprendre ainsi : « plus on a été heureux, pire c'est quand c'est fini » (p. 153) ! Lumineux, ma chère Watson !



La pensée niaiseuse



40\$

Roman

Yves BOIVERT

Après *Les Chaouins*,
un ouvrage où le langage s'assimile
au régime de la consommation courante.

Graphisme percutant!

Disponible dès maintenant

Éditions d'Art Le Sabord
Téléphone: (819) 375-6223
Courriel: art@lesabord.qc.ca